

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

211-212

dix-huitième année

Juillet-Août 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948, Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likabehandling

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE JUILLET-AOUT 1971

SOMMAIRE

<i>Arcadie</i> , par ANDRÉ BAUDRY	317
Les femmes... et nous, par MARC DANIEL	322
Jean-Jacques Kihm (1923-1970), par FRANÇOISE BIBOLET	331
Impressions d'Angleterre, par G. de MAUVE	334
Homophiles masculins face aux femmes. <i>Bateau sur l'herbe et petit matin</i> , par PIERRE NEDRA	339
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	343
Le combat d' <i>Arcadie</i>	351
Le cimetière dans la forêt, par PADRAÏM des COLOMBES	355
<i>Au bien-aimé lointain</i> , de FRANÇOIS LESCUN	316

LIVRES :

<i>Le rendez-vous de Bordeaux</i> , de Jacques BRENNER	357
<i>Infernaux paluds</i> , de Claude-Louis COMBET	359

CINÉMA :

<i>Little big man</i> ou les aventures d'un visage pâle, d'Arthur PENN — <i>Le chagrin et la pitié</i> , de Mar- cel OPHULS et André HARRIS — Cinq pièces faciles, de Bob RAFELSON — <i>Le bateau sur l'herbe</i> , de Gérard BRACH	360
---	-----

ARCADIE

AU BIEN-AIMÉ LOINTAIN

Poèmes pour L...

*Le marais boréal où pourrissent les barques du rêve,
Où s'entrechoquent les armes des aigles fantômatiques,
Il a suffi pour le dissiper que ces rieuses fossettes
Caressent les roseaux d'un frisson de soleil.*

*Je n'entends plus que cette voix qui monte
Et danse émerveillée dans les volutes de la brume
Au devant de la fumante cataracte
Née de l'incandescence où les géants forgent les astres.*

*Nul ne résiste à l'éblouissante armure de ton sourire
Offert et refusé, porteur de baume et de brûlures,
Et verras-tu jamais cette morsure à ton insu,
La lettre sans espoir où palpitent les barques du rêve ?*

*Je t'appelle avec l'éclat de cymbales des vagues
Et le rugissement las des tonnerres qui sombrent,
Avec le bouclier de peau de tigre de la nuit,
N'entends-tu pas siffler les sagaies de cet appel ?*

*N'entends-tu pas monter vers toi cette marée
Où l'aveugle magma se reprend à brûler
Et cet envol échevelé de flamants et de flamboyants
Livrés au vent qui dissémine leur appel ?*

*Le nom suave que tu m'as livré ce soir,
Oh ! je t'appelle avec ce nom de pêche et de corail,
Il ne cessera plus de fondre dans ma bouche,
Ce nom d'écume fraîche et d'églantiers en fleurs.*

ARCADIE

par ANDRÉ BAUDRY.

Dans mon premier éditorial, en janvier 1954, j'écrivais ce que serait *Arcadie*, c'est-à-dire, ce que serait peut-être cette revue qui se qualifiait de « littéraire et scientifique », mais aussi et surtout et essentiellement, ce que serait cette œuvre, ce mouvement français de l'homophilie masculine et féminine.

Depuis bientôt dix-huit ans j'ai eu plus de cent fois l'occasion de redire notre esprit, notre action, nos méthodes, nos buts.

Des milliers d'homophiles, durant ces nombreuses années, ont eu l'amitié de nous approuver, de nous encourager, de nous soutenir.

Certes nous ne rassemblons pas tous les homophiles de France, comme le C.O.C. de Hollande ou hier, *Der Kreis*, en Suisse, ne rassemblent pas tous les homophiles de leur pays.

Nous ne rassemblons pas tout le peuple homophile parce que beaucoup encore nous ignorent — toute publicité nous étant pratiquement interdite — mais il suffit de constater le nombre de lettres que nous recevons après une émission comme *Campus* — ou après la publication d'un livre comme le *Dossier Homosexualité* de Dallayrac — pour s'apercevoir que beaucoup nous attendaient et nous espéraient sans nous connaître ; il reste, éparpillés sur tout le territoire, des milliers d'homophiles qui rejoindraient les rangs d'*Arcadie* s'ils connaissaient notre existence.

Mais il y a ceux qui nous connaissent et qui ne veulent pas s'unir, ceux qui trop égoïstes ne pensent qu'à leurs fugaces plaisirs, ceux qui ont peur et qui se laissent dire depuis dix-sept ans qu'*Arcadie* est vendue à la police, il y a les innombrables « snobs » de l'homophilie, grands et

petits noms de tous les mondes parisiens et provinciaux, qui ne se plaisent que dans des salons de vieilles poupées pour jacasser, mépriser, critiquer, détruire.

Arcadie rassemble cependant un nombre suffisant d'homophiles de toutes origines et de toutes conditions pour être LE mouvement représentatif des homophiles de France, pour être écoutée et entendue, pour être un interlocuteur valable quand de l'autre côté on veut dialoguer.

C'est pourquoi, faut-il le redire, notre action se situe aussi bien vers ce monde qui nous juge, nous méprise, nous condamne ou nous examine avec bienveillance, que vers les homophiles eux-mêmes qui presque tous ont besoin de nous à un moment de leur vie.

Nous entretenons des rapports avec les pouvoirs publics, avec certains grands corps constitués, avec l'Eglise.

Un petit individu qui se voudrait très grand — c'est courant parmi les homophiles — a prétendu que nous étions les auxiliaires de la police, de l'armée et du clergé.

Il faut en rire !

Il est vrai qu'il fait partie de ces groupuscules qui ici et là, ici et ailleurs, font parler d'eux par des actions qu'ils veulent retentissantes et qui ne sont guère sérieuses.

Arcadie n'est aux pieds de personne. *Arcadie* est libre.

Elle est libre financièrement, depuis le premier jour, ce qui lui permet de n'être pas astreinte à prendre des mots d'ordre ici et là.

Elle est libre moralement, elle ne se soumet pas plus à ce gouvernement qu'à ce prélat, à cet écrivain de grand renom qu'à cette école de psychanalyse. *Arcadie* mène son action selon son esprit.

Elle peut recevoir une lettre encourageante de M. le Préfet de Police, ou une lettre inadmissible du Conseil d'Etat, elle peut entretenir des relations intelligentes avec un archevêque, comme elle peut écrire aux divers candidats à la présidence de la République (même si aucun d'eux ne lui répond).

Arcadie n'a donc pas honte de dire qu'elle a des relations intelligentes et courtoises avec ce qui existe, et raisonnable elle ne cherche pas à détruire pour détruire, sachant que rien de bien nouveau ne serait construit.

Elle dialogue.

Peu, insuffisamment, mal : peut-être. Ce n'est pas elle la responsable. Il est bien impossible de dire le nombre de lettres, de contacts que durant ces dix-huit ans *Arcadie* a

écrites ou réalisés ; toujours, lorsqu'il nous est signalé quoi que ce soit qui nous concerne : presse, radio, télévision, cinéma, théâtre, littérature, science, religion, politique, nous agissons. Nous écrivons à ces auteurs, nous cherchons à les rencontrer, nous leur disons ce qu'ils ignorent ; nous leur disons ce qu'est l'homophilie et ce que sont les homophiles.

On nous claque la porte au nez, nous insistons, sans nous décourager. On nous écoute aussi parfois, et naissent des entretiens fructueux desquels une meilleure compréhension jaillit pour le plus grand bien des homophiles. Action discrète, souterraine, toute diplomatique..., rarement action tapageuse, excentrique, écervelée : soit.

Dans un monde qui gémit, qui se torture, qui veut aller vite et loin, dans un monde où certains homophiles ont conscience que leur sort n'est pas celui d'un être humain appelé à la dignité, dans un monde de violence pour la violence, ou de la violence pour arracher ce qui paraît certes indispensable et normal, dans un monde où cependant règnent encore la peur et la honte, la bêtise et l'ignorance, dans ce monde qui reste encore trop ce qu'il ne devrait plus être, la tentation du vertige a quelque chose de grandiose... Et certains — qui ont un idéal — qui ont une volonté de changement — se laissent aller à ces secousses bruyantes et scandaleuses — faut-il dire qu'*Arcadie* ne saurait se laisser aller vers ce chemin peut-être attrayant parce qu'il est nouveau, parce qu'on a l'impression de remuer tout, de bouleverser tout, de faire tout basculer, de construire du neuf et du solide, du jamais encore fait, parce qu'enfin on crie, on se déculpabilise, on se dépouille du vieil homme, on scandalise, on étonne, on fait parler de soi, on sort des chemins du conformisme et de la tradition.

Arcadie, dis-je, ne saurait suivre une telle route.

Elle demeure persuadée que c'est par la sagesse, la réflexion, l'effort mesuré, la recherche scientifique, le dialogue, la *dignité*, que l'homophilie peut être comprise, les homophiles être heureux.

Je ne suis pas sourd à cette clameur faite de quelques-uns, je les connais, je les vois, je les entends.

Mais avec beaucoup d'autres homophiles — avec la majorité — nous pensons que les changements indispensables qui doivent être dans la vie de l'homme, ne peuvent être que si nous continuons à agir comme nous le faisons depuis tant d'années.

Cela ne signifie pas que nous nous endormons.

Ce n'est pas parce qu'*Arcadie* ne descend pas dans la rue qu'elle n'agit pas.

Elle agit même plus.

Parce qu'elle agit en profondeur.

Et les jeunes Arcadiens qui ont lancé leur message ici même le savent aussi. Ils ne veulent pas être des utopistes, ils ne veulent pas se laisser griser par l'éphémère, ils sont jeunes mais ils savent déjà ce qu'est l'homme. Ils connaissent son immense besoin de liberté mais aussi de sécurité, ils savent qu'il a faim et soif de justice et d'amour, mais ils savent déjà que justice et amour il faut les cultiver en son propre cœur et en sa propre vie, et que ce sont des valeurs trop grandes pour les galvauder dans des slogans inutiles et ridicules.

Jeunes homophiles des deux sexes, en *Arcadie*, ils veulent que « ça change », mais selon les lois habituelles de la vie : régulièrement et par étapes — scientifiquement et moralement — par l'exemple et par le courage et par la dignité.

Voilà bien l'esprit d'*Arcadie*.

Ecrivant ainsi nous éloignons de nous quelques individualités en recherche de bruit et d'actions d'éclat, nous pouvons ne pas offrir assez à certains qui croient que pour modifier et réussir il faut vociférer... mais nous savons aussi — et le courrier nous le dit — qu'ainsi nous rassemblons ceux qui veulent travailler en profondeur.

Oh ! nous n'avons pas la prétention de tout savoir, de tout pouvoir faire, de faire mieux que tous les autres, mais, au cœur de l'homophilie depuis tant d'années déjà, nous en savons les besoins, les exigences, les orientations et les limites... et *Arcadie* ne peut choisir d'autre voie.

Parce que j'ai voulu servir les homophiles j'ai créé *Arcadie*. Je n'ai droit à aucune reconnaissance. Cela est normal.

Certains disent : *Arcadie* n'est plus de son temps.

Arcadie a grandi avec les années qu'elle a vécues... Mais ce n'est pas pour cela qu'elle prétend avoir plus d'expérience ou plus d'autorité. La force essentielle et unique d'*Arcadie* c'est de bien connaître l'homophilie et les homophiles.

Personne ne peut lui retirer cette science et cette connaissance. Et c'est à ces titres précieux qu'elle ose dire ce qui est faisable et ce qui ne l'est pas.

Arcadie, on le sait, rassemble un échantillonnage complet sur tous les plans : politique, religieux, professionnel, familial, social, etc... Et tous ces individus marqués du même sceau : l'homophilie.

Nous nous devons à chacun et à tous.

Et c'est bien ce que chacun attend de nous : prêchant la dignité, respecter chaque homophile dans ce qu'il est, dans ce qui est sa croyance et sa philosophie.

Mais sur le plan de l'action extérieure chaque Arcadien veut aussi qu'*Arcadie* donne de lui une image vraie et digne.

C'est ce que depuis dix-huit ans nous tentons de faire.

Beaucoup d'Arcadiens se sont épanouis grâce à nous. Aucun Arcadien n'a eu à rougir de notre action.

Et c'est pourquoi nous poursuivons.

A ce beau et noble travail, je convie tous les homophiles qui veulent faire quelque chose, et à tous nous offrons la sécurité, la fraternité, l'amitié, sa part de paix et de joie.

ANDRÉ BAUDRY.

AU BIEN-AIMÉ LOINTAIN

(suite de la page 316)

*J'ai dû rêver l'effleurement de cette aile de soie,
Et j'ai pris feu pour rien, comme une meule
Après qu'elle a déchiré la nuit de sa flamme folle
Ne laisse plus qu'un mince tapis de cendres.*

*Non, cette grande marée de fiévreuse espérance
Oblique et reflue si vite ! elle remporte le soleil
Et n'abandonne que des algues suffocantes,
Le sel brûlant me raidit dans sa gangue stérile.*

*Loin de toi, loin de toi, délaissé sur le sable mortel,
Oh ! plus abandonné que le plus pauvre coquillage,
Il ne me reste plus que le murmure de ton nom,
Ce nom d'oursin dont je saigne à plaisir.*

FRANÇOIS LESCUN.

LES FEMMES... ET NOUS

par MARC DANIEL.

Un livre récent : *La politique du mâle*, de Kate Millett (1), lié — au moins par le hasard des coïncidences — à l'activité quelque peu bruyante du Mouvement de Libération des Femmes (M.L.F. : voir l'article d'Anne-Marie Fauret dans le numéro 207 d'*Arcadie*), met soudain au premier plan de l'actualité une question qui, jusqu'à présent, était plutôt réservée aux sociologues : celle du rôle de la femme dans la société et de sa position (sociale, bien sûr !) par rapport à l'homme.

A priori, cette question ne semblerait pas devoir intéresser beaucoup les Arcadiens à titre personnel. Car enfin, ce qui nous distingue de la « majorité » hétérosexuelle, c'est précisément que nous considérons les femmes comme un sexe décoratif, avec lequel nos relations sont, au mieux de courtoisie, au pis d'indifférence ou d'hostilité.

Mais (outre que les Arcadiennes sont, elles, concernées au premier chef), il devient de plus en plus évident qu'aucun problème ne peut être traité ou résolu séparément et que, dans le domaine du sexe, tout combat de libération livré sur un point précis intéresse l'ensemble du front. *Arcadie* le sait bien, puisque nous avons pris naguère parti pour le contrôle des naissances, et nous pensons de même pour la libéralisation de l'avortement.

Les réflexions qui suivent sont donc — je tiens à bien le préciser — les réflexions d'un homme homosexuel. Elles

LES FEMMES ET NOUS

n'ont nullement la prétention d'apporter ou de retrancher quoi que ce soit au livre de Kate Millett, et surtout pas de se mêler des rapports entre femmes et hommes hétérosexuels..., rapports où nous n'intervenons, tout au plus, que comme victime (si un de nos amis nous déserte pour le camp d'en face) ou comme troisième larron (si un homme d'en face déserte le « beau sexe » en notre faveur..., ce qui arrive parfois !).

*
**

Reconnaissons tout de suite une chose évidente — si évidente qu'elle passe inaperçue tellement elle est intégrée à nos plus profondes habitudes de pensée et même de langage : *tout*, dans la civilisation où nous vivons, proclame la supériorité du sexe masculin sur le sexe féminin. Kate Millett consacre un tiers de son gros livre (qui, à propos, est une thèse de doctorat : donc, pas de gaudriole — oh, que non !) à accumuler les preuves de cette vérité. Tous les codes de tous les peuples civilisés, depuis l'aube de la préhistoire, ont fait de l'homme le chef de famille et le supérieur de la femme.

La subordination de la femme a certes des degrés, depuis l'esclavage absolu de certaines civilisations anciennes jusqu'à la relative égalité d'aujourd'hui, depuis le harem et la clôture des pays d'Islam jusqu'aux remuants mouvements féministes d'Amérique, mais elle existe partout. Qu'il suffise de rappeler que, jusqu'à une époque très récente, les femmes n'avaient pas le droit d'acquérir des titres universitaires, d'exercer des professions libérales, de voter. Aujourd'hui encore, elles ne peuvent accéder à la prêtrise dans l'Eglise catholique, et une femme qui se marie perd son nom pour prendre celui de son mari, comme si elle cessait d'être elle-même. On sait, d'ailleurs, combien l'égalité des sexes, même proclamée par la loi, est illusoire en matière de salaires et d'emploi. Que dire, alors, sur le plan psychologique ! Combien d'hommes, au fond d'eux-mêmes, considèrent *sincèrement et sans restriction* la femme comme leur égale ? Poser la question, c'est y répondre...

Encore ces remarques ne concernent-elles que la civilisation occidentale, qui a toujours été, depuis le Moyen Age au moins, la plus libérale pour les femmes (ce qui n'a pas manqué d'ailleurs d'étonner et de scandaliser, au long des siècles, les Orientaux et les Extrêmes-Orientaux chez qui

(1) Ed. Stock. Traduction (excellente) de l'américain par Elisabeth Gille. Paris, 1971, 461 p. gr. in-8°. Titre américain : *Sexual Politics*. Prix : 31,60 F.

la femme est traditionnellement privée de liberté et de personnalité juridique).

On peut donc admettre que Kate Millett a raison lorsqu'elle affirme que les femmes sont, historiquement, le groupe social le plus constamment et le plus universellement opprimé — elle dit : « colonisé ».

En revanche, on peut s'interroger sur l'adjectif « politique » qu'elle applique à cette oppression. Elle donne en effet du mot « politique » une définition singulièrement extensive (« le terme *politique* se réfère aux rapports de force, aux dispositions par l'intermédiaire desquelles un groupe de personnes en contrôle un autre », p. 37). Il est vrai que, depuis longtemps, Engels a reconnu dans la famille, unité économique close, le noyau de la société capitaliste et « la forme-cellule... des antagonismes et des contradictions qui s'y développent pleinement » (cité par K. Millett, p. 139).

Mais la question qui se pose alors immédiatement est celle-ci : si cette subordination des femmes aux hommes est aussi éternelle, aussi universelle, ne serait-ce pas parce qu'elle répond à une réalité physiologique naturelle ?

Or, à cette question, Kate Millett ne répond pas. Elle se contente d'affirmer que le seul fait de la poser ressortit à une mentalité raciste et, en somme, « fasciste ». Pour elle, l'égalité absolue, totale, intégrale, sur tous les plans, de l'homme et de la femme, est un article de foi. A peine admet-elle qu'en général l'homme est *musculairement* plus fort que sa compagne : mais c'est pour remarquer aussitôt, sarcastique, qu'on ne fonde pas sur une différence physique de cet ordre une hiérarchie *culturelle*.

Il est assez remarquable que, dans un épais volume de plus de 400 grandes pages, il ne soit pas fait allusion à ce simple fait, pourtant évident, que dans la plupart des espèces d'animaux le mâle domine la femelle à la fois par le prestige physique (qu'on compare un paon et une paonne) et par le rôle social (sociétés patriarcales d'éléphants, de singes, etc...). Cela ne signifie certes pas que la société humaine doive forcément s'aligner sur les espèces animales — après tout, Vercors nous a rappelé que le propre de l'homme est précisément d'être un « animal dé-naturé » —, mais du moins y avait-il là un élément d'argumentation qu'il aurait fallu développer. En effet,

quelle que soit l'opinion qu'on a sur le sujet, force est de constater qu'égalité ne signifie pas identité. Puisque, donc, les différences anatomiques et physiologiques entre l'homme et la femme sont évidentes, Kate Millett a bien tort de refuser d'envisager que ces différences puissent en expliquer, sinon en justifier d'autres, sur le plan du rôle social.

(Entendons-nous bien : je ne prétends nullement, on s'en doute, que l'infériorité de la femme dans la société corresponde le moins du monde à une donnée naturelle. J'ai, à maintes reprises, signalé aux lecteurs d'*Arcadie* combien sont artificielles, d'après les études des sociologues et ethnologues tels que Margaret Mead, les définitions du « masculin » et du « féminin » qu'admet notre civilisation. Mais j'estime que Kate Millett aurait dû, dans l'intérêt même de la thèse qu'elle défend, traiter cet aspect du problème, alors qu'elle l'a totalement passé sous silence).

Mais revenons-en à nos moutons, c'est-à-dire à notre point de vue d'homosexuels.

Bien que Kate Millett considère tous les représentants du sexe mâle comme un ramassis d'opresseurs qui, depuis cinq ou six mille ans, tiennent dans l'esclavage l'autre moitié de l'humanité, je pense qu'elle nous accordera qu'en ce qui concerne les « minoritaires » de l'amour, des nuances doivent être, pour le moins, apportées à la condamnation.

En gros, les hommes homosexuels se répartissent, pour ce qui est de l'attitude vis-à-vis des femmes, en trois catégories.

Il y a d'abord ceux (dont je suis) qui estiment et aiment les femmes comme mères, comme sœurs, comme amies, en leur reconnaissant individuellement et globalement mille qualités ; qui se trouvent parfaitement à l'aise avec les femmes dans leurs milieux familiaux et professionnels, et qui n'ont nullement l'impression qu'elles soient des êtres inférieurs. Ceci n'implique pas que ces homophiles se sentent le moins du monde attirés sexuellement par les femmes ! mais il n'y a de leur part nulle hostilité — tout au plus, dans certains cas, une certaine indifférence.

A l'inverse il existe — reconnaissons-le — toute une catégorie d'homophiles qui se définissent essentiellement par l'« anti-féminisme », on dirait presque la « gynophobie ». Ce sont ceux qui, volontiers, se réclament de la civilisation grecque antique (civilisation sans femmes s'il en fut jamais !) pour rêver d'un monde entièrement viril. Je me rappelle une phrase repoussante de Jean Portal, que je ne

lui ai jamais pardonnée et qui, hélas, parut dans *Arcadie* (voici bien des années il est vrai), où il était question de cet être idéal : l'homme qui hait les femmes. Un récent article de Jean d'Argos, *Des roses pour Apollon*, traduisait récemment dans notre revue, de façon certes moins caricaturale, un état d'esprit assez semblable.

Enfin, une « frange » d'homosexuels — ceux qu'on peut appeler sans abus de langage les « invertis » —, loin d'être indifférents ou hostiles aux femmes, s'identifient à elles au point de les imiter dans la vie courante, ou même de s'habiller comme elles et de vivre sous leur masque.

C'est par rapport à ces trois catégories qu'il faut situer le problème posé aujourd'hui par les mouvements de « libération féminine » dont le livre de Kate Millett est à la fois le manifeste et l'expression doctrinale.

Or, si la première catégorie (celle des homophiles « indifférents » aux femmes) ne concerne guère, et pour cause, les protagonistes du combat en question, on peut s'étonner, en revanche, que la seconde (celle des homophiles anti-féministes) ne soit pas prise à partie par Kate Millett.

Elle aurait pourtant trouvé parmi eux grande abondance de citations hostiles aux femmes, d'autant plus significatives qu'elles ne s'inspirent pas, comme chez les hétérosexuels, d'une arrière-pensée de possession et de domination sexuelle mais d'un mépris fondamental — disons le mot : d'un véritable racisme anti-féminin. Je connais (oui : je le dirai, même si cela doit choquer certains), je connais des homophiles, et même des Arcadiens, pour qui tout ce qui est féminin est inférieur. Ce sont ceux-là qui déplorent la « féminisation » de la société actuelle, la « dévirilisation » de l'enseignement ; qui regrettent le temps des sociétés fondées sur les vertus « mâles », de la pédagogie socratique, des amours militaires genre « Bataillon Sacré » ou samourais.

Seulement, pour en parler, il aurait fallu que Kate Millett aborde précisément cette question du « naufrage des sexes », comme disait Henri d'Amfreville, et de la décadence de la suprématie culturelle du mâle (2). Or, elle s'en garde bien, car ce serait ruiner sa principale théorie, qui est celle de

l'universelle sujétion des femmes dans la société. Des innombrables études qui ont été publiées, au cours des dernières années, sur le « néo-matriarcat » américain, rien, pas un mot dans ce gros livre. C'est, on l'avouera, une lacune de taille pour une thèse qui prétend étudier les rapports sociologiques de l'homme et de la femme, précisément dans la société américaine !

En revanche, Kate Millett a parfaitement saisi le lien qui unit l'humiliation de la femme et celle de l'homosexuel, et qui est le mythe de la « suprématie du mâle », ou plutôt de la suprématie du pénis. « Du côté de la barbe est la toute-puissance », disait le personnage de Molière ; c'était une façon louis-quatorzienne de dire : du côté de la bite. Poussé à l'extrême, c'est le « machismo » sud-américain, mais tous les pays, toutes les civilisations, la France tout particulièrement, connaissent ce mythe, intégré au subconscient collectif. « Nous les hommes... »

(Reconnaissons, hélas, que beaucoup d'entre nous contribuent largement à fortifier ce mythe, par leur « fixation » psychologique sur les attributs anatomiques de la virilité : la place que tiennent les organes sexuels mâles, leur taille, leurs proportions, dans les préoccupations de beaucoup d'homophiles, confine souvent à l'obsession. Le moindre voyou, la plus sinistre brute, apparaît comme un dieu dès lors qu'il est « bien monté ». Comment veut-on, après cela, qu'il ne s'estime pas supérieur ?)

Or c'est précisément parce que l'homosexuel *trahit* son sexe, *humilie* la virilité en la rabaisant au rôle féminin tenu pour inférieur et dégradant, qu'il est méprisé et haï. « Gonzesse » est — je l'ai déjà noté — une injure aussi cruelle que « pédé », et pour la même raison.

Kate Millett l'a si bien compris qu'elle a pris, comme symbole de la condition féminine humiliée, celle de la « tante » telle que la dépeint Jean Genêt dans ses œuvres. Paradoxe, mais seulement en apparence, car les personnages de Genêt, Divine, Notre-Dame des Fleurs, sont en somme des femmes « plus que femmes », — des hommes réduits à l'état de femmes, comble de la déchéance. Dans la perspective où se place Kate Millett, qui veut prouver que la femme est pour l'homme objet de mépris et d'exploitation, l'exemple de la « tante » est donc parfaitement pertinent.

(Pour être juste, il convient d'ailleurs de remarquer que cette assimilation de la « tante » de Jean Genêt à une cari-

(2) Théorie que, pour ma part, je suis loin d'accepter. Mais enfin, elle mérite au moins d'être discutée...

cature de la condition féminine a été depuis longtemps, et avec un autre style que celui de Kate Millett, réalisée par Jean-Paul Sartre.)

*
**

En dehors de ce point particulier, le livre de Kate Millett est d'assez peu d'utilité au « combat » d'*Arcadie*. Sa volonté de politiser le débat peut séduire certains, irriter d'autres, ou tout simplement laisser sceptiques le plus grand nombre : en tout cas il ne nous concerne pas, dans la mesure où *Arcadie* se veut, plus que jamais, apolitique.

En particulier, nous n'avons pas à prendre position, sinon à titre individuel, en fonction de nos propres options idéologiques, sur le fond de la thèse de Kate Millett, à savoir le lien existant entre la conception « patriarcale » (disons plus simplement : masculine) de la famille et l'oppression des femmes. Personnellement, j'avoue ne pas très bien imaginer ce que Kate Millett entend lui substituer, pour ce qui est de la nourriture et de l'éducation des enfants. Liberté des pratiques anti-conceptionnelles, libéralisation de l'avortement, très bien ! Mais il restera, par-ci par-là, quelques enfants qui naîtront quand même. Alors, si Kate Millett et ses disciples refusent de subir l'« esclavage » que représente le soin de leur éducation (considéré par elles comme la base du système d'oppression féminine construit par les hommes), que deviendront-ils, ces enfants ? Les placera-t-on dans des couveuses, des crèches, des pensionnats, pour leur éviter cette hideuse « éducation familiale » qui leur inculque, horreur suprême, la notion des valeurs fondées sur l'inégalité des sexes... ? Kate Millett ne précise pas sa pensée sur ce point, et c'est dommage, oui : bien dommage.

J'allais oublier ceci : le livre en question, je l'ai signalé déjà, est une thèse de doctorat de l'Université Columbia. C'est dire qu'il est bardé, truffé, entrelardé de références et de citations, et que les notes explicatives et justificatives y occupent la bagatelle de 46 pages, sans compter 17 pages de bibliographie. Mais c'est dire aussi (la loi du genre l'exige) qu'on y trouve une « thèse » originale, que tous les développements du livre sont censés appuyer. Cette thèse, la voici : les femmes, éternelles opprimées, ont commencé à se libérer entre les années 1830 et 1930 ; puis, de 1930 à 1960, elles ont connu une « contre-révolution » réactionnaire, illustrée par le nazisme, le stalinisme et le

freudisme ; enfin, depuis 1960 environ, le mouvement de libération a repris.

Ce n'est pas ici le lieu de faire la critique détaillée de cette thèse. Qu'il nous suffise de remarquer que, si elle est peut-être valable pour les Etats-Unis (et encore, j'en doute fortement), elle est tout à fait fausse pour la France, puisque, précisément, les grandes conquêtes du féminisme dans notre pays datent du Front Populaire de 1936 et du gouvernement de la Libération en 1944-1945, c'est-à-dire de la période que Kate Millett qualifie de réactionnaire !

D'une façon générale, d'ailleurs, l'ouvrage, par son ton, son plan, sa conception, est typiquement américain. Ce n'est pas là une critique sous ma plume, on s'en doute, mais une simple constatation. Du moins faut-il en tenir compte pour l'application des thèses de Kate Millett à notre propre société. Elle se réfère, tout au long de son livre, à une société anglo-saxonne et protestante, fort différente à maints égards de notre société latine et catholique, notamment sur le plan des structures familiales et de la psychologie sexuelle ; c'est ce que ne semblent pas avoir remarqué beaucoup de critiques français trop empressés de saluer en Kate Millett le « Mao Tsé-Toung » de la libération de la femme (3).

Reste, finalement, pour nous, un utile rappel que la situation d'infériorité et d'exclusion des homosexuels, si elle a longtemps été cimentée par l'interdit biblique de Sodome et par l'anathème de saint Paul, est aujourd'hui, en réalité, essentiellement fondée sur une assimilation de l'homosexuel à la femme, être inférieur (« gonzesse », « pouffiasse », « greluiche », « souris », « pépée », « nana », et j'en oublie !).

En ce sens, tout combat mené par les femmes pour que s'effondre le mythe de la supériorité du mâle et pour que triomphe l'égalité absolue des sexes est *notre* combat.

Ceux d'entre nous qui, par haine morbide de tout ce qui touche aux femmes, renchérissent sur le « chauvinisme masculin » et rêvent d'un monde sans femmes, font preuve d'un singulier aveuglement et d'une vue étrangement courte : si une telle « masculinocratie » devait un jour s'instaurer, tout le poids du mépris et de la condamnation retomberait sur nous en tant que transfuges.

(3) L'expression est de François Paul-Boncour dans le *Nouvel Observateur* du 5 avril 1971.

Sans compter (Kate Millett l'a fort bien remarqué) que toutes ces nostalgies de « sociétés sans femmes » qu'illustrent les « maisons des hommes » de certains peuples primitifs reposent essentiellement sur une conception guerrière de la vie. Un monde masculin, oui, mais pour la guerre. (Voir : Bataillon Sacré de Thèbes, féodalité japonaise, janissaires turcs, armes d'élite nazies, etc...). On peut légitimement penser que l'humanité n'a rien à gagner à cultiver de tels rêves.

Donc, en ce qui me concerne, je me proclame sans réticence solidaire de la cause féminine qui est celle de la dignité humaine, et je suis prêt à marcher avec les femmes... jusqu'au lit, exclusivement.

MARC DANIEL.

N.B. — C'est volontairement que j'ai évité, dans ces pages, d'aborder le point de vue des lesbiennes. Il est évident que le livre de Kate Millett les concerne beaucoup plus directement que les hommes homosexuels. Peut-être l'une d'entre elles confiera-t-elle à *Arcadie* son opinion sur lui.

J.R. ACKERLEY

MON PÈRE ET MOI

Préface de J.L. BORY

TRADUIT PAR MARC DANIEL

« *La confession d'un homosexuel notoire et distingué* »

Ed. STOCK — 208 p. — 24 F

JEAN-JACQUES KIHM (1923-1970)

Mon cher Jean-Jacques,

Vous nous avez quittés et je voudrais faire savoir qui vous étiez : pas seulement un écrivain, un poète, producteur à l'O.R.T.F. et professeur de philosophie ; mais aussi, pour nous vos amis, un cœur généreux et sensible.

Comment vous raconter, le long d'une amitié de 18 années ? Comment dire ce que j'aurais voulu évoquer avec vous plus tard, quand on aurait été vieux ?

En passant rue d'Hauteville tout à l'heure, j'ai pensé que votre maison était notre refuge, à vos amis et à moi, là où vous nous accueilliez les mains ouvertes, prêt à tout entendre, à conseiller, à réchauffer.

Vous-même n'avez pas mené une vie facile, mais vous teniez à nous donner l'impression d'un équilibre, acquis par-delà les difficultés courageusement surmontées. Votre homophilie surtout, que vous avez assumée lucidement (« il le fallait bien, sinon je serais mort ») après de graves crises. Votre mariage, amer (« Ne vous mariez pas », disiez-vous à vos amis homosexuels). Les imprudences que vous commettiez parfois. (« Je savais bien que je faisais une bêtise... »)

Votre grande affaire, parallèlement à votre ambition littéraire, si légitime (« Je travaille tout le temps ») a été l'amour et l'amitié. Une tendresse profonde et passionnée pour tous ceux qui vous entouraient, voilée d'une réserve « vosgienne ». Et par-dessus tout, un grand désir de comprendre les êtres, tous les êtres, de les rendre proches, de connaître ce qui les intéressait, de les aider. Ainsi le garçon triste que vous avez emmené chez vous, uniquement pour lui redonner courage ; — le camarade abandonné par son ami, qui vous a conté ses peines toute une soirée (où vous étiez pourtant bien fatigué) ; — celui qui vous doit la vie, et moi, que vous avez tirée du pétrin.

Vos élèves venaient vous parler de leurs amours, de leurs difficultés avec leurs parents, ou avec leur petite amie enceinte : tous vous les écoutiez en quelque sorte fraternellement.

Ce sens pédagogique, au plus fort du terme, vous donnait l'envie de vous dévouer pour améliorer le sort de ceux que vous avez aimés : que ce soit dans leur vie matérielle (c'est pourquoi vous n'avez jamais eu un sou devant vous), ou bien dans leur métier ou leurs études. Vous avez soutenu les premiers pas littéraires d'un auteur de chansons ; pour faciliter une carrière, vous avez fait ouvrir bien des portes. Je me souviens combien vous étiez déçu et fâché si un affichiste refusait le dessin d'un ami ; ou un éditeur, un article : beaucoup plus que s'il avait été question de vos propres œuvres.

Plusieurs fois vous avez guidé l'ami dans ses études. Et quelle joie pour vous quand le succès, tout récemment, a récompensé un double effort : celui du jeune homme admis à des examens difficiles — et le vôtre, soutien moral et intellectuel toujours présent et attentif.

Ce soutien moral : nous en avons tous usé et abusé. Par exemple, un jour que vous étiez souffrant, et tard dans la soirée : « Jean-Jacques, remmenez-moi en voiture... »

Vous me disiez : « Asseyez-vous là, et ne bougez plus, vous déplacez trop d'air. » Et ensuite vous écoutiez le récit de mes petites difficultés, tout en offrant une bonne rasade de whisky et votre énergique sollicitude. Ce que nous vous devons, nous le découvrons seulement maintenant, les uns et les autres : discrètement, vous n'en parliez pas.

Je n'en suis pas sûre, mais il me semble que le cas est rare : depuis que vous êtes parti, l'été dernier, nous sommes tout un groupe fortement désorienté sans parler de votre famille : ceux qui vous aiment, et même ceux qui semblaient lointains, sont privés de cette sagesse, de cette tendresse chaleureuse et pudique :

« Je voudrais que les plus beaux jeunes gens de la terre lisent mes poèmes,

« Je voudrais que les plus beaux couples de la terre aiment mes poèmes,

« Je voudrais que les plus voluptueuses voix de la terre disent mes poèmes,

« Je voudrais que seuls les plus beaux jeunes gens de la terre connaissent mes poèmes,

« Je voudrais que mes poèmes fassent de tous les jeunes gens qui ouvrent mes livres les plus merveilleux jeunes gens de la terre. »

Votre exemple pourra-t-il nous servir ? Saurons-nous affirmer, après vous, que le courage et la bonté triomphent toujours des pires obstacles ?

FRANÇOISE BIBOLET.

Pour connaître Jean-Jacques Kihlm, il faut entendre l'émission que lui a consacrée Charles Martin le 21 septembre dernier, et qu'on pourra écouter de nouveau bientôt.

Et lire l'œuvre de Jean-Jacques Kihlm :

Ecrivain et spécialiste de Jean Cocteau, il est connu par : *Jean Cocteau* (Coll. Bibliothèque idéale) ; *Jean Cocteau, the man and the mirror* ; *Jean Cocteau, l'homme et les miroirs* (Table Ronde) ; *Correspondance* entre André Gide et Jean Cocteau (Table Ronde, 1970). Il préparait une thèse de doctorat sur le *Potomak* de Cocteau et avait commenté le film consacré à la *Chapelle Saint-Blaise-des-Simples*.

Il avait publié une étude sur *Marcel Béalu* (Coll. Poètes d'aujourd'hui, Seghers), un roman, *Si je criais*, aux Editions du Seuil. Et des recueils de poésies : *Arabesques* ; *Clowns Pointe-sèche*, *Eloge de l'ombre*, *Soixante-cinq poèmes d'amour*, aux Editions Seghers.

Son œuvre dramatique, jouée, entre autres, lors du Festival populaire de Troyes, est restée inédite : *Œdipe ou le Silence des dieux*, *Une Belle au bois dormant*, *Les Petites veuves*, et une adaptation de *Don Carlos*.

Critique littéraire dans de nombreuses revues, professeur de philosophie, et chargé de cours de littérature contemporaine à la Faculté des Lettres de Nanterre, il poursuivait en même temps une carrière de producteur à l'O.R.T.F.

Voici les titres de quelques séries de ses émissions radio-phoniques : *A la recherche de...*, *Croquis champenois*, *Humanisme et platonisme au temps de la Renaissance* — ainsi que des « dramatiques » : *Jeanne des Armoises*, *Nostadamus*, *Christine de Suède...*

A la télévision : *La Farce du château*, d'après Cocteau. *Il n'y a pas de plus grand amour : vie de l'abbé Stock*, *aumônier des Résistants prisonniers*.

Certains de ses poèmes ont été mis en musique : notamment le *Testament*, par Charles Martin.

IMPRESSIONS D'ANGLETERRE

par G. de MAUVE.

Il est de plus en plus difficile de se faire une opinion sur la situation réelle de l'homophilie en Grande-Bretagne.

En général, elle intéresse beaucoup moins l'opinion publique qu'au cours d'un passé encore récent et nous pensons que cela est dans l'ensemble bénéfique.

Cette situation est le contrecoup heureux de la campagne faite dans les années 60 pour l'abrogation de la Loi Labouchère (1).

Car n'oublions pas qu'à cette époque la question de l'homophilie masculine fut tellement rabâchée qu'elle ne possède plus en elle-même un grand attrait de scandale ou d'originalité provoquante.

Ceci ne veut pas dire que l'on ne trouve pas encore des cas concrets qui peuvent faire les délices d'une presse et d'un public avides de sensations.

Tel l'affreux procès, en novembre 1970, des « queer bashers » (casseurs de gueules de tapettes) de Wimbledon Common au cours duquel le public a appris que des groupes de jeunes s'attaquaient régulièrement aux homosexuels dans Richmond Park. Un voyou de 18 ans fut condamné à la prison à vie et trois autres à des peines dites « au plaisir de Sa Majesté » (2) à cause de leur jeune âge pour avoir assassiné avec une brutalité insigne, le 25 septembre 1969, un homosexuel de 29 ans, Michael de Gruchy.

(1) Voir *Arcadie* n°s 167 et 194.

(2) Au-dessous de 18 ans révolus on ne peut être condamné à la prison à vie, d'où la formule « to be detained during Her Majesty's pleasure » qui signifie en pratique la prison pour jeune délinquants.

Il existe aussi une volonté de certains milieux homophiles de mettre en pratique les sages préceptes : « Les peuples heureux n'ont point d'histoire(s) » et font tout pour se faire oublier.

Dans cette optique les organismes de lutte pour les droits homophiles modèrent à dessein leur ardeur afin de ne pas heurter une opinion qui a tant évolué mais qui pourrait à nouveau se raidir.

A l'intérieur de cette attitude se place l'action actuelle de la Shaftsbury Society (3) qui se tourne volontairement vers d'autres problèmes sociologiques.

Enfin, n'oublions pas que les homophiles, dans leur grande masse, se conduisent avec dignité et n'ont pas posé à la suite de leur émancipation légale « ces horribles problèmes » tant redoutés par les partisans du statu quo.

Cette dédramatisation n'est pas absolue, il reste encore des taches sombres « d'irréductibles » pour qui aucune dignité homophile ne porte.

Citons à ce sujet le témoignage de deux des jeunes habitants de la cité ouvrière et « copains » des « queer bashers » de Wimbledon Common (4) :

Premier témoignage : « Quand tu frappes une tapette tu ne fais rien de mal, tu crois faire quelque chose de bien. Si tu veux de l'argent d'une tapette tu l'obtiens — il n'y a rien à redouter de la loi parce que tu sais qu'ils ne feront rien du côté légal. Tu peux lui prendre son fric, mais le bousculer, lui donner des coups de pied et le frapper ça suffit : tu t'en vas en rigolant. Ça se sent quand t'as l'impression qu'un gars c'est une tapette. Les gens disent, comment sais-tu que c'est une pédale ? Tu ne sautes pas sur un costaud avec une casquette et le journal du soir sous le bras. Mais un mec qui se dirige vers le « Queersmere » (5) avec un maxi de cuir sur le dos c'est une tapette.

(3) La « Shaftsbury Society » est l'organisme britannique qui correspondrait, avec des méthodes fort différentes sur le plan pratique, à *Arcadie*. En ce moment, après une période brillante au moment de la lutte pour l'émancipation homophile, elle connaîtrait un déclin.

(4) *Sunday Times Magazine* du 7 février 1971, pages 7 et suivantes.

(5) « Queersmere », jeu de mots intraduisible pour « Queensmere Lake », rendez-vous célèbre pour homosexuels à Wimbledon Common près de Londres.

On rosse les mecs qu'on sait être des tapettes. Moi, je ne voudrais pas qu'un mec me baise. C'est comme les gars de l'Ouest de Londres (6) et les Pakistanais, je les déteste ; je ne les comprends pas. C'est ça : s'ils le font en privé, c'est une chose. Mais ils gâchent tout en toi — prendre des drogues ne fait rien aux autres, mais le pédé, lui, fait des trucs à d'autres personnes. Certains en tous les cas. Si une tapette touchait à mon frère, je lui péterais la gueule avec une brique. En purée. J'aimerais ça... Une (tapette un jour) criait « Au secours, au secours, au secours », mais tu le détestes. Tu ne vas pas là pour lui péter les bras et les jambes. Tu le pourrais, bien sûr, mais c'est juste pour lui dire « T'es une sale tapette et c'est ce que méritent les tapettes. »

Deuxième témoignage : « Autrefois on se contentait d'aller briser leurs voitures. C'est pourquoi de Gruchy a garé si loin. Ils avaient l'habitude de venir en complet de ville et de se changer pour mettre leurs vêtements de cuir et se promener dans le Parc. Je me souviens de la première fois que j'ai rossé une tapette. Un mec lui a donné un coup sur la tête avec une demi-brique. Puis il arriva un vieux tout drôle ; je lui tabassais le dos. Nous avons battu cette tata folle pendant environ une minute. On lui a dit donne ton fric et il déclara ne pas en avoir. On leur prenait tout leur argent parce que c'étaient des tapettes. On ne pensait pas qu'on pourrait être arrêtés. (Une tapette) c'est simplement un type que tu peux rosser sans ennui. Une fois que t'as cassé la gueule à l'un d'entre eux tu n'as plus peur et tu le fais à tous. Tu penses qu'on ne te prendra jamais... »

Bien sûr, il existe aussi des attitudes semblables chez des intellectuels et chez des sociologues. Citons à ce sujet quelques extraits d'un article de David Holbrook « Le triste paradoxe de la pornographie » (7) où dans une critique d'un nombre de livres parus récemment sur la sexualité et parmi des remarques *très justes* sur la société anglaise moderne (méfaits du racisme, d'une certaine éducation des enfants, de la démission d'un grand nombre d'enseignants, de la mauvaise qualité d'une certaine production pornographique, etc.) on lit : « ... Souvent il y a des articles sur

des sujets tels que le lesbianisme, lesquels, à la lumière de la psychanalyse, sont non seulement dangereusement faux (« elles ne sont pas malades : mais simplement une minorité incomprise ») mais une forme de propagande pour la perversion. Ce dernier phénomène, je crois — continue le sociologue — « nous fournit un enseignement. L'une des découvertes de Kahn (8) était que le vrai talent du pervers est de faire des autres ses victimes consentantes. Je crois que par d'immenses efforts culturels le pervers schizoïde arrive à séduire les esprits cultivés afin qu'ils acceptent ce qu'une société ne devrait jamais accepter... »

Comme nous l'avions signalé, la société de tolérance (permissive society) commence à connaître une nouvelle opposition issue de la lassitude et de la peur d'une réaction puritaine trop violente.

Les commentaires du duc d'Edimbourg faits au cours d'une interview accordée à des étudiants écossais sont assez révélateurs (9) :

« Mon inquiétude à propos de la tolérance n'est pas jusqu'où ça ira, mais jusqu'où l'on reviendra. » En ce qui concerne le côté cyclique du phénomène le duc a déclaré : « La tolérance dans un pays libre implique les activités que l'on a le droit d'avoir par un consensus général, et dans une société libre ce dernier se crée par un tacite accord. Il n'y a pas une loi absolue de la moralité. Cependant, nous serons tous d'accord pour admettre qu'il y a des choses permises maintenant que certaines générations précédentes auraient considérées comme inacceptables... plus le balancier se portera vers la tolérance, plus il reviendra vers la répression. »

Toutefois, la majeure partie des adversaires de la société de tolérance a d'autres problèmes par rapport auxquels l'homophilie *en soi* paraît presque respectable.

A l'heure actuelle le problème moral le plus important dans le Royaume-Uni est sans aucun doute celui créé par la légalisation de l'avortement, dont le nombre annuel est passé de 40 000 en 1968 à 54 013 en 1969 pour atteindre plus de 80 000 en 1970 (10).

On peut, en effet, se demander s'il est très sain pour une

(8) Kahn Fritz, auteur d'un livre d'initiation sexuelle de tendance conservatrice très répandu dans les pays germaniques et anglo-saxons.

(9) *The Times* du 21 novembre 1970.

(6) Le « West-End », les beaux quartiers, l'équivalent du « Seizième » à Paris.

(7) *The Times* du 20 mars 1971.

jeune fille de 18 ans d'être à son huitième avortement. Cela démontre d'une part une fuite terrible devant les responsabilités de la vie et d'autre part, sur le plan pratique, une bêtise insigne car n'oublions pas que, contrairement à la France, les produits anti-conceptionnels de tous genres sont en vente libre en Grande-Bretagne depuis plus d'une génération.

On peut s'étonner que la jeune fille en question n'ait pas utilisé un de ces moyens chimiques indolores et qui contrairement à une superstition française (inconnue en Angleterre) n'enlèvent rien à la jouissance des partenaires.

Dans le corps médical on a souvent assisté à des scènes d'indignation devant l'étendue de cette inconscience de certains. Nombreux ont été les médecins et infirmières (de toutes les tendances religieuses et philosophiques) qui refusent de prendre part à ces opérations, affirmant que leur temps et le matériel médical devraient passer en priorité à soigner les cas gynécologiques réels (maladies, accouchements etc.). Il y a eu, entre autres manifestations, même une révolte des infirmières à l'Hôpital de Stepping Hill (un très grand hôpital près de Manchester) (11).

Une infirmière raconta que bien souvent les avortons retirés ont atteint des stades de formation très avancée et qu'il est horrible de les entendre pleurer avant qu'on ne les achève. Dans certains cas les avortons encore vivants servent à des expériences médicales notamment sur les causes du rhumatisme (12).

Ce problème inquiète beaucoup un grand nombre d'Anglais car il touche au droit de vie et de mort d'un parent sur son enfant.

A-t-on le droit de supprimer une vie, quand et comment ?

Notons que certains milieux britanniques réclament à cor et à cri l'euthanasie pour les malades et les vieillards. Il est facile de faire le rapport et de se demander si ça valait la peine de supprimer la peine de mort pour les criminels au nom d'une certaine philosophie de l'homme !

Problèmes brûlants auxquels il est bien difficile de répondre...

G. de MAUVE.

(10) Chiffres du *Daily Telegraph*.

(11) *Idem* du 18 juillet 1970.

(12) *Idem* du 24 septembre 1970.

BATEAU SUR L'HERBE

ET PETIT MATIN

HOMOPHILES MASCULINS

FACE AUX FEMMES

par PIERRE NEDRA.

Je ne traiterai nullement ici de l'art et du style — fort différents du reste — de ces deux films : mon propos n'a rien à voir avec la critique cinématographique.

Seul ici me préoccupe l'aspect psychologique et social de deux aventures d'hommes — en opposition avec des femmes, des filles, plus exactement.

Au reste, aucun érotisme homosexuel dans ces deux films : seulement la vue agréable, intéressante, des deux protagonistes — ou complices ? — en question, dans chacun des deux ouvrages de Brach et d'Albicocco.

Pour le *bateau*, ils ont la trentaine à peu près, pour le *petit matin* ils ont vingt ans ou vingt-deux ans, et dans les deux cas il y a un rapport de subordination, relative, du plus démuné au plus riche.

L'Anglais paie un spécialiste des bateaux (un breton) pour aménager son esquif de fantaisie, *en partance* pour le grand large : devenus amis ils préparent leur *évasion* égoïste.

Le riche châtelain de la zone libre (au début de l'occupation allemande de 40) accueille et protège un ami qui est en difficulté avec sa famille infernale : ce n'est pas une *évasion*, c'est un *repli* moral et pratique.

Dans les deux situations il faut se dégager de l'emprise féminine.

Ici et là, donc, il y a distance, défense et même affrontement entre les sexes opposés. Dans les deux cas, quel est

l'ennemi déclaré et déchaîné, de ces amitiés d'hommes ? Les femmes, bien sûr : Assez pitoyable dans le *bateau*, mais orgueilleuse, obsédante, déchaînée dans le *petit matin*, où elle est l'héroïne du film bien entendu ! mais après tout, c'est son droit, à cette fille, d'aimer les chevaux et les lieutenants nazis qui se baignent ostensiblement nus dans les vagues furieuses de l'Atlantique ! (Elle, prudemment, reste sur le sable du rivage à les regarder — en faisant mine de les viser, le pistolet au poing.) Elle préfère manier leurs nudités totales, auprès d'un feu de bois, sur les canapés et les divans des chambres improvisées, où elle les cache de leurs supérieurs.

**

Entre ces deux films — si attachants l'un et l'autre, au sujet des pulsions minoritaires — je signale, en passant, une autre opposition, d'ordre moral :

— dans le *bateau sur l'herbe*, le calme humide et frais, les légumes veloutés, le silence... qui promettent aux deux amis (et aux spectateurs) les délices rassérénants du « grand large »... et l'extase archéologique ou métaphysique au pied des statues géantes de l'île de Pâques. C'est le symbole de l'évasion, loin surtout des aléas de l'hétérosexualité, figurée ici, par cette Eléonore, inepte, brouillonne et menteuse, possessive et jalouse... qui compromet le départ vers le rêve et l'euphorie...

— dans le *petit matin*, l'arrivée bruyante, fracassante — au petit matin —, un peu trop fracassante du reste ! des troupes d'Hitler dans les Landes... et la tornade creusée dans cette famille à la Mauriac (mais à la puissance 10 !) — antisémite à tous crins — le bon Jean Vilar est heureusement là pour contrer et rabrouer la Robinson grotesquement déchaînée — d'où le jeune cousin Jean ne rêve que de s'évader pour fuir la fille qui le poursuit de ses assiduités audacieuses, plus dures à supporter, pour lui, que les extravagances et les exigences des nazis.

Opposition donc, de milieux, mais même aspiration à fuir la femme obsédante : Voilà qui est assez nouveau, du moins en France. Le contrepoint des sexes opposés se retrouve également dans les personnages secondaires (la fermière du château, dans le *bateau* : une maîtresse femme, acariâtre, qui s'y entend à surveiller son homme, qui lui aussi s'est laissé prendre au rêve de l'évasion..., etc... Dans le *petit matin*, c'est la bonne sœur seule, donc, personnage

hors de compétition sexuelle — qui dans cette tornade généralisée garde la tête sur les épaules..., etc...).

**

Ainsi, dans les deux ouvrages, intempéries morales et bourrasques : un même obstacle à l'euphorie homophile des jeunes hommes : les exigences intempêtes de la femme, des femmes, de tous âges et de toutes conditions. Contrepoint des sexes en effet. Brach et Albicocco se sont-ils donné le mot ?

Homophilie à tous vents, et contre tous les orages !

Certes le départ définitif de la fille du *bateau*, sur la route si solitaire, avec son petit baluchon à la main, peut inspirer de la pitié, je l'ai presque éprouvée ! toute « garce » qu'elle ait été, comme il fut écrit en rouge sur ses draps... !

Mais l'algarrade, d'une violence inouïe, contre l'autre (dans le *petit matin*) lorsque Vincent, éclatant de fureur à sa table de châtelain, au milieu de ses domestiques, des orfèvres ostentatoires et des bouteilles de champagne ultra-sec (en pleine invasion allemande ! s.v.p.) hurle à la fille cavalière, « en pleine gueule » si j'ose écrire : « Mais enfin ! qui donc va nous débarrasser de cette pouffiasse ! », dénote une certaine désinvolture... fort éloignée de la si classique et charmante « courtoisie » française... ! »

Aussi bien, ces deux « amis » imprudents, considérés comme « mauvaise graine » par un maître d'hôtel rompu à la morale conformiste, paieront-ils de leur vie la ferveur de leur « amitié »...

Est-ce à dire que nos deux auteurs de films sont allés jusqu'à penser qu'il était bon de dénoncer — après Vigny et quelques autres — les sempiternelles « Dalila », pesant sur la vie des mâles et compromettant leurs amitiés ? Qu'ils envisagent, eux aussi, que « les deux sexes mourront chacun de leur côté » ?

Ne forçons pas les choses — Mais reconnaissons que c'est assez en situation dans les polémiques actuelles.

Serait-ce l'esquisse d'une réponse à Mme Kate Millett ?

**

A signaler enfin — mais dans le seul *petit matin* — telles considérations morales, philosophiques et politiques, remuées çà et là par les officiers nazis — qui ne sont pas sans rapport avec nos préoccupations masculinistes ou

« andriques » si vous préférez : éducation spartiate et sportive, valorisation du mâle, éroto-pédagogie, dont la valeur vient d'être reconnue par un ministre des Pays-Bas, etc... etc..., supériorité des Doriens sur les Ioniens (Israélites ou Athéniens... d'ailleurs !), France, femelle à traiter comme une fille..., etc..., etc... Film très riche, donc, et qui pourrait (?) faire réfléchir le public français, habitué à se contenter de l'adoration de son propre nombril ! Film aéré du reste par le vent de l'Océan, dans le mystère des nuits, sur ces dunes silencieuses...

Vents et mystères du *petit matin*

Calme et verdure du *bateau sur l'herbe*.

PIERRE NEDRA.

MICHEL LANCELOT

CAMPUS

L'homme condamné par la morale : l'homosexualité

Le texte intégral de l'émission du 18 mars 1970

« CAMPUS SPECIAL HOMOSEXUALITE »

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

QUE TOUT ARCAIDIEN VOUDRA POSSÉDER

Ed. Albin Michel — 305 pages — 23 F

NOUVELLES DE FRANCE

par J.-P. MAURICE.

(N° 17)

Souffle au cœur... ou cœur essoufflé ?

Louis Malle (*Les Amants*, *Zazie*, *Vie privée*, *Le Voleur*, etc...), cinéaste dans le vent, voire dans le souffle (un souffle cardiaque) a réussi le tour de force de plus en plus difficile de nous scandaliser en nous parlant de l'inceste, le « dernier tabou ». *Le souffle au cœur*, film de Louis Malle, scénario paru chez Gallimard.

A propos du film, Jean Rochereau nous dit dans *La Croix* (5-5-1971) qu'il y a un an à peine le cinéaste soumettait à la commission dite de « précensure » le découpage de son film et que, le 29 juillet 1970, la dite commission émettait l'avis suivant : « ... envisage avec une extrême appréhension la réalisation de ce film. Elle en retient surtout une accumulation de scènes érotiques et perverses complaisamment évoquées : le dépucelage, la maison close, la masturbation, le concours de longueur de sexes, le Jésuite pédéraste et, pour conclure, l'inceste entre la mère et le fils ».

Un tableau assez complet, en effet !

Mais on a beau être contestataire, on n'en appartient pas moins à « une grande famille » et, bien que la commission d'avance sur recettes ait refusé son concours, le film se tourna quand même et tous les épisodes ci-dessus mentionnés s'y trouvent effectivement. Il fit même partie de la sélection française pour le Festival de Cannes 1971.

Comme on le voit, tous les atouts furent soigneusement réunis pour faire du film un excellent produit de consommation populaire destiné à rapporter beaucoup de cet argent tellement méprisable sinon méprisé.

Tel ne semble pourtant pas être l'avis de Jean Rochereau qui nous affirme que *Le souffle au cœur* n'est pas une œuvre pornographique et qu'on y trouve « un double itinéraire : social et sentimental ». Soit. J'avoue avoir beaucoup de mal à parler d'un tel sujet d'un ton dépassionné, avec le minimum de partialité et le maximum d'objectivité.

Si j'en juge par les réactions de la presse, je ne suis pas seul dans ce cas et si j'en juge par les confidences de beaucoup d'Arcadiens à la suite de la scène analogue des *Damnés* de Visconti, l'inceste est un tabou encore profondément enraciné..., attendons-nous donc à ce qu'il devienne le sujet à la mode !

Bien entendu, nous sommes tous d'affreux petits bourgeois conditionnés par les préjugés ancestraux d'une Société désuète et tarée, mais enfin le complexe d'Œdipe ne condamne pas obligatoirement à coucher avec sa propre mère et les homosexuels, dont l'attachement filial est proverbial, ne confondent pas tous sentiment et instinct, amour et passion, désir et couchage. Leur amour, au sens noble du terme est, dans la plupart des cas, parfaitement assumé, pur et décanté de troubles et d'arrière-pensées. Sans doute parce qu'il s'y mêle, avec la gratitude et la dignité, un très profond et très sincère respect... Mots désappris en un temps où tout part du ventre et du bas-ventre !

Encore la scène incestueuse mère-fils des *Damnés* de Visconti était-elle chargée d'un contenu moral puisqu'elle avait l'intention d'inspirer de l'horreur au spectateur en faisant appel à son « sens du péché ». Rien de tel avec Louis Malle qui est « sans remords ni regrets ». Un Œdipe sans complexe, en somme. La mère du film déclare, à propos de l'acte qu'elle vient de commettre avec son fils adolescent : « Quand j'y repenserai, ce sera sans remords, avec tendresse. » Et Louis Malle : « Le film traite avec quelque *désinvolture* le tabou de l'inceste. Si on me demande une déclaration de principe, je dirai que faire l'amour avec sa mère peut être une *excellente chose* et qu'il vaut mieux, en tout cas, le faire que d'en rêver toute sa vie. »

Telles sont les déclarations auxquelles nous eûmes droit au cours de l'avant-dernière émission télévisée « Post-Scriptum », de Michel Polac. Elles eurent pour effet la suppression de l'émission par un Conseil d'Administration ému par l'avalanche d'un courrier des téléspectateurs unanimement indignés. Laquelle suppression, par le jeu bien

connu de la réaction en chaîne, suscita à son tour, de la part des journalistes jusque-là réticents, et par solidarité confraternelle, une réprobation quasiment unanime (*Minute* et *Le Figaro* mis à part) vis-à-vis de la direction des programmes. Il est rare que les journalistes s'opposent ainsi à l'opinion publique déchaînée.

C'est que l'enjeu est de taille. Alberto Moravia, qui participait, au côté de Louis Malle, à l'émission incriminée et qui est, lui aussi, un tenant de l'inceste a déclaré ou a laissé échapper ceci : « Nous avons vidé de toute substance les idées de patrie et tué Dieu. Il s'agit, par le biais de l'inceste, de détruire le dernier garant de la Société : la cellule familiale. Ensuite, il n'y aura plus rien. » C'est précisément ce rien qui inquiète beaucoup d'entre nous. Il motive notre prudence en ce qui concerne une prise de conscience politique.

D'autant que, le bout du petit doigt engagé dans l'engrenage, le corps risque d'y passer tout entier. Ainsi, au cours de l'émission « Le 3^e œil » de « 24 h sur la 2 », le 29 mai dernier, un couple (« normal ») de hippies a déclaré : « Si nous décidons, un jour, d'avoir un enfant, nous le ferons élever par une communauté pour lui éviter les complexes. » Vraiment, le remède n'est-il pas pire que le mal ? C'est Gribouille se jetant à l'eau pour ne pas se mouiller.

Un souffle au cœur qui mène tout droit à l'infarctus !

Sous le masque de la liberté.

Faisant allusion à tout cela, André Brincourt écrit dans *Le Figaro* du 11-5-1971 : « Les cheveux longs ne m'inquiètent qu'à partir du moment où ils servent d'excuse à la partialité et à l'insolence. On empêche (toujours l'émission « Post-Scriptum ») de parler le Dr Ferdière sur Antonin Artaud. Au nom de la défense de l'individu, on fait chorus avec Roger Peyrefitte lorsqu'il démolit honteusement Montherlant au nom d'une « littérature » elle-même contestée — ô combien — par tous les gens présents. On reproche aux téléspectateurs de ne pas connaître Freud alors que certains participants avouent ne l'avoir jamais lu. On ridiculise publiquement le professeur Grassé en organisant un faux débat sur l'inceste. Le terrorisme se reconnaît là : voué au mépris de la liberté de penser (chez les autres), il feint de défendre, mais à son seul profit, la fameuse liberté d'expression. »

L'ennuyeux, avec la démocratie, c'est qu'on ne peut plus s'exclamer, comme au bon vieux temps maurassien : « Cette liberté que vous nous accordez au nom de vos principes, nous vous la refusons au nom des nôtres ! » Mais sans démocratie y aurait-il encore une liberté sexuelle et même une liberté tout court ? A voir les leçons de l'Histoire et de l'Actualité, il est permis d'en douter.

Des journaux qui furent longtemps à l'avant-garde de la politique et de la tolérance sexuelle se trouvent aujourd'hui dépassés et c'est presque mélancoliquement que Valentine de Coincoin constate, dans son courrier des canettes (Choisir son sexe ? *Le Canard enchaîné* du 11-2) : « Certes, les temps sont venus où il nous faut bien admettre que Socrate et Sapho ont, à leur façon, fait des petits... Ce que nous appelons « contre-nature » n'est que le chapitre d'un code que nous commençons à peine à feuilleter, nous en convenons d'assez mauvaise grâce... Notez, louloutes, que l'homosexualité offre des contradictions qui restent pour moi des énigmes. Je ne comprends pas pourquoi, dans le camp des mâles qui préfèrent les gitons, on s'évertue (mines, inflexions, gestes et travestis) à contrefaire l'éternel féminin. Dans le parti d'en face, je ne comprends pas davantage les lesbiennes qui s'affublent en Jules, font la grosse voix, pincent rudement les fesses à la petite bonne, fument la pipe et crachent comme un homme, un vrai, un de ceux dont elles ne sont que la caricature, par inadvertance les frôle. »

Valentine, ma mie, vous êtes en retard d'une guerre ou deux. Venez faire un tour au club, vous vous rendrez compte de visu que votre documentation évoque davantage la garçonne 1925 que nos modernes homophiles au masculin ou au féminin.

La Croix (Jeunesse-Enseignement, 16-12-1970) constate tristement : « Savez-vous ce que vos enfants apprennent en dehors de l'école ? Le cri de la rue c'est la vie sexuelle, la mode... » (c'est-à-dire, selon Jeanne Delais, l'homo-sexualité).

Mais alors... Alors, Jean Vigneron lui répond, dans ce même journal (*La Croix*, chronique TV-Radio du 4-5-1971), à propos de *La ville dont le prince est un enfant* de Montherlant : « Une œuvre tellement haute, forte et lucide qu'elle écrase, comme montagne, toutes les sottises actuellement débitées, dans tant de collèges et d'universités, en matière de formation de la jeunesse... »

Montherlant moraliste chrétien ? Mauriac et Gide doivent se retourner dans leur tombe. Ah ! comme il a eu raison de savoir attendre son heure pour la représentation de sa pièce ! Car tout change ici-bas... et tout va de plus en plus vite. C'est, paraît-il, l'accélération de l'histoire qui le veut.

Il y a bien encore quelques combats d'arrière-garde si l'on en croit l'article du Professeur Renato Lefevre, dans *L'Osservatore Romano* du 14 avril, rapporté par *L'Homme Nouveau*, où il déclare notamment : « L'exhibition ostentatoire des nudités féminines, autrefois protégées par la barrière de la pudeur, conduit à insensibiliser le monde masculin par la saturation (et certaines déviations toujours plus répandues semblent confirmer cette thèse)... », mais qu'est cela quand *Le Maine libre* du 3-3 nous annonce : « Les prêtres mariés ne seront plus excommuniés automatiquement et... la redoutable déclaration d'infamie va disparaître. Elle frappait, au moins théoriquement, ceux qui abusent de mineurs, les entremetteurs et souteneurs, les bigames et les homosexuels... » Et allez donc ! En vrac, une fois de plus.

Du reste, lorsqu'il s'agit de nous insulter, c'est l'accord parfait, unanime. Un lecteur qui signe C.C. affirme, dans *Le Nouvel Observateur* du 1-11, avoir été traité de « vermine, pédé, drogué, gonzesse » par les policiers. Mais, de l'autre côté de la barricade, un avocat qui dénonce la torture des prisonniers politiques au Brésil ne manque pas de dire, sans doute pour se concilier la sympathie populaire : « Les tortionnaires sont des soldats abrutis, des homosexuels, des drogués, des déchets d'humanité ». D'un bord à l'autre, nous sommes gâtés.

Frous-frous au mitard.

Unanimité aussi en ce qui concerne l'ironie dont nous abreuvons ces messieurs les gazetiers depuis Renaudot. « Les deux garçons arrêtés à Cannes et soupçonnés de l'attaque de la poste de Challes et d'un guichet de crédit au Mans affirment leur innocence », titre *Le Maine libre* du 7-4-1971. Cela n'empêche pas le folliculaire de service, tout comme son cher confrère de *Nice-Matin*, d'ailleurs, de s'en donner à cœur joie de traits d'esprit et d'allusions transparentes : « le chevalier d'Eon de la cambriole..., des frous-frous qui trahissent..., une dame au langage masculin..., un

Une histoire de tantes.

Un cousin niçois (ô niçois qui mâle y pense !) me fait cadeau de cette perle d'un bel orient.

Il s'agit d'un écho littéraire paru dans la chronique locale de *Nice-Matin* : « Le romancier M.S. dédicacera son dernier ouvrage, *Les Tantes*, à la Maison de la Presse, boulevard du Jeu-de-Ballon... »

On croit rêver ! Mais lisez plutôt la suite, elle vaut son pesant de chapeaux verts.

« Les personnages sont des tantes réunies en une sorte de communauté à la fois libre et familiale... Je suis d'une famille de tantes, déclare le narrateur en préambule. A perte de vue, quand je contemple notre arbre généalogique, je ne vois que tantes sur tantes, à l'infini... »

A vous donner le vertige. Mieux vaut se retirer sous sa tente.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

MAURICE CHEVALY

ZIDORE, ANGELUS PARLE

EDITIONS JOSE MILLAS-MARTIN

LES PARAGRAPHES LITTÉRAIRES DE PARIS

— Prix : 10 F —

29, rue Boyer, Paris-20^e

LE COMBAT D'ARCADIE

ENFIN ! UNE INFORMATION

POUR LE GRAND PUBLIC

Un an exactement après le fameux *Campus* de Michel Lancelot à Europe N° 1 (voir *Arcadie* n° 196 d'avril 1970, p. 173-177) paraît en librairie, chez Albin Michel, le texte *in extenso* de tout ce qui fut diffusé — et aussi de ce qui *n'a pas été diffusé*, faute de temps, en ce mercredi 18 mars 1970 — avec une excellente introduction de l'auteur, pages 213 à 236 de ce beau volume illustré (Lancelot — *Campus*).

On n'en sera plus — on n'en n'est plus dès aujourd'hui même — à considérer comme « très spéciale » cette enquête rapide et discursive, mais très honnête..., de *notre* fameux « problème » ! Les personnages qui purent, ce jour-là, tant bien que mal, présenter aux auditeurs « périphériques » — et aux hexagonaux ! — l'essentiel de leur expérience, après de longues, parfois très longues années d'expériences et d'études, avaient tous une compétence indiscutable, même si elle était limitée (pour le psychiatre ou le psychanalyste, par exemple, à qui échappent forcément tant de dures réalités quotidiennes, qu'ils ne connaissent que très vaguement).

Ce fut un énorme pas franchi en direction de ces réalités pratiques, quotidiennes, et si souvent tragiques, hélas ! dans la famille, dans l'usine, dans la rue... Tragiques et stupides, puisque tout ce magma social d'offuscations et d'interdits, découle tout simplement d'une vue volontairement bornée de *ces réalités*, en raison du tabou datant de dix-neuf siècles (en nos civilisations chrétiennes) comme l'a reconnu Freud lui-même vers la fin de sa vie, comme le confirmait à André Baudry l'an dernier un cardinal-archevêque, avec une franchise et un courage qu'il faut louer.

Ce magma social explique seul tout l'imbroglio médical,

éducatif, juridique..., fruit d'une opinion aveuglée... depuis tant de générations immobiles : « l'opinion » ! ô Voltaire ! l'avons-nous ici assez analysée, décrite, bafouée, accusée, combattue... ! Aujourd'hui elle est battue en brèche, moins par un assainissement des esprits que par l'offensive massive des techniques audio-visuelles qu'un capitalisme déchaîné impose aux foules aux Etats-Unis et en Europe, sous forme de films de plus en plus audacieux, particulièrement sur le plan sexuel (*Le Souffle au cœur*, par exemple). Une caissière du métro disait l'autre jour : « Ah ! oui, toutes ces histoires d'amour « masculines » ... eh bien ! que voulez-vous ? ça change... ! On commençait à en avoir assez des amours de bonnes femmes... » Ainsi se fait l'éducation du peuple ! ici ou là.

*
**

Pour en revenir à une information plus digne et plus saine, nous écrivions donc ici, l'an dernier, que Michel Lancelot avait apporté un concours précieux à notre effort, et contribué à écarter des esprits la maléfique puissance du tabou séculaire, que pour la première fois en Europe, et en langue française (le Canada Français l'avait précédé), on traitait enfin, congrument, de l'homosexualité... en pleine lumière (ou plutôt en pleine sonorisation).

Eh bien ! nous renouvelons cette année à Michel Lancelot notre reconnaissance et nos félicitations pour la publication — sans coupures — de son *Campus*, de ce premier tour d'horizon, détonateur.

A noter, bien sûr, que tous les autres « campus » reproduits dans ce volume sont, eux aussi, d'un extrême intérêt (Martin Luther King, Gandhi, Peine de mort, Euthanasie, Georges Brassens, Léo Ferré, etc..., la pop' music, etc...), jusqu'à ce savoureux et flamboyant épilogue (p. 301-303) courageux, contestataire et prophétique..., qu'on craindrait de déflorer en l'évoquant plus longuement... Merci à Michel Lancelot !

*
**

Il est d'autant plus urgent de rappeler ce premier accroc au conformisme séculaire, que depuis se mettent à pulluler nombre de « traités » écrits souvent à la hâte par des « spécialistes » ! — dont on aimerait bien connaître les performances en fait de connaissances si particulières — tou-

chant à tant d'horizons, dont le « médical » est certainement le moins important... pour l'immense majorité des homophiles des deux sexes, et sur la planète entière.

Nous dirons « peut-être » — s'il en vaut la peine — ce qu'il faut penser de la *Psychosociologie de l'homosexualité masculine* du Dr Jack Beaudouard (Editions E.S.F.) où il y a de très bonnes choses, certes, mais dont il est un peu inquiétant de constater que sa bibliographie, qui s'enrichit de divers romans (de Baldwin, de Baxter, de Garland, de Genêt, etc... et même de la tragédie d'*Andromaque* de Racine, oui, *Andromaque* était « faiseuse d'homosexuels », « mère abusive », etc..., etc..., donc, fonctionnant comme carburant pour les théories de Freud !... aujourd'hui un peu essoufflées...) ne comporte pas, en contrepartie, la moindre mention (pour ne parler que des ouvrages français) ni des *Etudes d'éthique sexuelle* de René Guyon, ou de celles de Daniel Guérin, ni du dossier Dallayrac si riche, ni des *Dimensions de l'homosexualité* du professeur Corraze..., ni finalement d'*Arcadie*, la dernière source à laquelle on aurait avoué s'être adressé, autrement que par la charitable entremise du Dr Eck. Tout cela ne laisse pas d'inquiéter un peu... Il paraît qu'on peut « sombrer dans l'homosexualité » par « contagion » (p. 118), que la « prévention » et son aspect (pour certains) de « fléau » sont sérieusement à discuter (p. 188), qu'un enfant trop sage est un sujet menacé, finalement qu'un homosexuel « ne deviendra jamais un homme » (Margaret Mead)... Cette brave dame n'a jamais vu Tourville, sur ses navires de guerre, au milieu des combats..., ni Benvenuto Cellini assassiner les gens dans les rues sombres de Florence ! et toute l'épopée sanglante de Hitler, de ses chemises brunes, et de ses nazis, doit lui paraître bien étrange ou inexplicable... !

Ajoutons que notre auteur, ancien médecin de la marine, est-ce donc une recommandation ? ne traite de cette psychosociologie des « déviants » que dans le cercle limité des civilisations chrétiennes, spécialement en France. Il aurait dû l'indiquer... Il est vrai qu'il « n'a aucune ambition didactique » (première ligne de l'ouvrage). Voilà qui explique cette carence...

*
**

Ainsi donc, voilà où en est la France !...

Ah ! qu'à l'étranger, les choses sont différentes, en « pays ouverts » et non « bloqués ».

Il y a peu, un ami de Suisse nous adressa, triomphant, le compte rendu extrêmement circonstancié, complet, détendu, d'un ouvrage allemand du Révérend Père Herman van de Spijker, capucin de son métier. Et cela se trouvait exposé sur une grande page et demie d'un modeste journal helvétique, *Construire*, n° 18, du 5 mai dernier.

L'ouvrage de ce cher capucin nous était parfaitement connu, depuis sa parution — il y a plus de trois ans — à Olten en Suisse et à Fribourg-en-Brigau, donc tout près de nos frontières. Il est lu dans les trois états allemands (les deux Allemagne et l'Autriche) et certainement ailleurs dans le monde. Son auteur enseigne actuellement à Deventer, entre Amsterdam et Enschede. Nous n'entreprendrons pas ici l'examen de son livre, extrêmement sérieux, malgré son éclairage évidemment romain. H. Bulla en donne dans *Construire* un ample compte rendu très précis. Par ailleurs, un long entretien avec lui éclaircit et décrit tous les bienfaits de son magistère auprès des homosexuels — lorsqu'ils sont inquiets... d'appartenir à cette minorité.

Si cet excellent capucin est parfaitement inconnu en France, lui, par contre, ne nous ignore pas : sa prodigieuse bibliographie en témoigne, méticuleuse à souhait, planétaire, pourrait-on dire. Elle n'ignore rien ! La preuve en est qu'il s'y trouve des textes d'André Baudry, de Marc Daniel et de divers collaborateurs d'*Arcadie...*, largement cités et commentés. Et voilà comment en pleine Suisse, et sans faire appel à un médecin d'une quelconque marine... ! on est renseigné — hors de France, évidemment.

*
**

On parle beaucoup ici de « compétition », de « compétitivité »... Le moins qu'on puisse constater, c'est que nous ne gagnons guère en France sur tous terrains... et singulièrement sur celui de l'information.

Il est vrai que dans le ciel... ô « Concorde » ! nous nous rattrapons, paraît-il.

Mais étudions donc d'abord les choses de la terre : Connaissions-nous, nous-mêmes...

Ne vous souvient-il pas qu'il y a vingt-cinq siècles un certain Socrate avait déjà donné ce raisonnable conseil ?

LE CIMETIÈRE DANS LA FORÊT

Alain, de là-haut, tu me regardes... Le crâne défoncé par un automobiliste fou, gisant près de ta mobylette neuve, animé de la petite étincelle fragile du coma. Le salaud a brisé quinze ans de vie. Et fui bien sûr, sans se retourner, pour aller bouffer son beefsteak. Mort au soleil levant, tu as été enterré de même. La messe dite en vitesse, comme si la mort d'un petit collégien n'avait pas d'importance. La douleur populaire m'a pris aux tripes, bien plus que les simagrées grandioses. Ils savent encore pleurer et leur douleur n'est pas civilisée, mais brutale.

Nous nous connaissons si peu. Moi, pauvre prof, affronté aux réalités du collège technique ayant perdu mon mépris pour ces « robots » et mes illusions généreuses pour réapprendre les leçons de Socrate. Egaré, « orienté », tu te retrouvais ici, peut-être pas tant par injustice que par la sottise des adultes, simulant et répandant la croyance que tous les enfants peuvent suivre le même chemin, pour mieux les briser ensuite.

Ton cœur souffrait de mes accès de colère, de ma sévérité, parfois injuste, et tu me regardais avec tant de mépris. Jusqu'au jour où tu me montras ta confiance en me faisant lire tes poèmes. Pauvres poèmes d'adolescent dont tu emportes le souvenir dans la mort. J'étais devenu ton ami, presque ton confident, à la manière des profs d'autrefois pour qui les enfants ne servaient pas de réservoir de propagande, mais de maîtres respectés et aimés.

Tu savais bien que rien de trouble n'existait entre nous, je respectais trop ta liberté pour abuser du peu de résistance de ta jeunesse. Oui, Alain, malheur aux professeurs qui voient leurs élèves avec l'œil de l'amour ! A quinze ans, l'adolescent appartient aux adolescents. Plus tard, peut-être, mais en cet âge, pas de viol des consciences !

Ce soir, je tiens entre mes mains ta dernière rédaction. A côté de ton nom, se trouve une carabine dessinée. Tu racontais un début de chasse : « Le soleil apparaissait, il se faufilait à travers les branches des arbres. Les touffus plantés se dressaient devant moi. Nous commençons à nous

doute un tel mouvement brownien. Que de personnages, ici ! Laissons les figures épisodiques, à propos desquelles la date choisie : 1947, a permis à l'auteur quelques « roseries » littéraires ou quelques fins portraits de disparus (Léautaud, Paulhan...). Les nombreux acteurs ne sont pas inutiles : les personnages principaux se définissent par rapport à eux, selon les circonstances, et ils sont bien difficiles à circonscrire. On ne peut guère dire : « les protagonistes » : car d'Emile, étudiant de dix-neuf ans ne cherchant que l'agréable (ce qui n'est pas le caprice) et de Yves, le professeur de Lettres de dix ans son aîné, lequel a le premier rôle ? On ne peut à peine plus assurer que l'un forme l'autre. Car tous deux se forment l'un l'autre. Et le plus raisonnable est aussi le plus romantique, c'est-à-dire le moins accessible à la raison. L'incompréhension entre eux pourtant n'est pas totale ; mais pour l'un, cette aventure pourrait préluder à la liaison durable ; pour l'autre, c'est une éducation parisienne et sentimentale.

*
**

Les Germanopratsins de l'après-guerre ne s'introspectaient pas tous ; l'auteur le fait pour eux, parfois maladroitement : « Maintenant, qu'en pensait Emile de son côté ? » (p. 96). La création par l'écriture doit accoucher plus élégamment, qu'elles qu'en soient les affres (quiconque tient une plume connaît la géhenne).

Mais que de perspicacité dans les rapports du professeur et des élèves en classe ; que de finesse dans les désarrois passagers d'Emile. Il est des homophiles immatures ; ils se retrouveront dans ceux des personnages qui attendent celui que peut-être ils n'ont pas su découvrir ou retenir au bon moment. On regrettera néanmoins que — comme dans *Trois Jeunes Tambours*, du même auteur (4) — l'intimité physique soit allusive, voire elliptique ; ce n'est pas un désir de voyeur qui demanderait autre chose : mais chez des êtres si tourmentés, l'accomplissement charnel doit avoir des répercussions autres que physiologiques...

*
**

Enfin, ce roman contient plus qu'il ne dit, et il dit fort agréablement des choses intéressantes. Ce n'est pas le moindre de ses mérites.

(4) Sous-titré : « Roman contemporain ». Julliard. Coll. « Cahiers des Saisons ». 1965. in-8°. 256 pages.

PIERRE NOUVEAU.

INFERNAL PALUDS

roman de CLAUDE-LOUIS COMBET (1).

Sur ces marécages assez peu infernaux ce n'est pas la Vierge qui règne mais une mère prématurément disparue.

C'est en effet d'une fixation trop forte à Hélène, jeune femme charmante et gaie que ne cesse de souffrir son fils, Michel Fournier le narrateur.

Il s'agit bien entendu d'un premier roman et, même si la prière d'insérer ne le précisait pas, on le devinait aisément tant il en recèle tous les tics irritants.

Largement autobiographique et avec un recours bien trop fréquent à une écriture faussement poétique, il est de surcroît parsemé, dans quel but je me le demande, d'onomatopées incongrues.

Je ne résiste pas au plaisir d'une citation : « Vo flop, ah ! c'est un flop ! lunche, moche, l'un flop, unchefflo, hunch, hunch, malof de chchchch... »

O, Joyce !

Sont décrites, non sans une certaine complaisance, les expériences sexuelles de l'enfant, puis de l'adolescent.

Après une période campagnarde aux relents assez fétides, Michel revient à Lyon et est initié par un camarade plus âgé, Peter.

Il entre dans un noviciat et connaît de fugaces amours avec un triste breton Corentin, puis avec un garçon d'origine à demi italienne, Francesco.

De ces quelques portraits c'est le plus réussi, Francesco est à l'aise dans sa vie, dans sa religion, dans sa sexualité, l'amour pour lui est un tout.

Cette harmonie n'influence guère Michel qui n'échappe pas à ses démons, notamment à une certaine coprophilie.

Revenu dans le siècle, Michel redécouvre la femme-mère avec Helena, l'épouse de son capitaine pendant son service militaire.

Enfin c'est le retour aux prostituées, cet exutoire des inadaptés, une curieuse et unique rencontre avec l'une d'elles, très idéalisée, Lisa et la chute dans ce mal de notre temps : la dépression nerveuse.

Dépouillé de toutes les mauvaises herbes et ronces qui l'encombre, ce roman serait sans doute réduit à la dimension d'une plaquette ; mais enfin, pourvu d'une rigueur qui lui fait absolument défaut, deviendrait lisible, sinon attachant, par sa sincérité même.

(1) Flammarion. 234 pages. Prix : 18,50 F.

SINCLAIR.

VIENT DE PARAÎTRE :

après « **LE MONOLOGUE DE PLATON** »

par Guy de BELLET
illustré par HODGES

(Prix : 30 F)

CARREFOUR D'AMOUR

de J.S. de MONTCHAMP

l'ouvrage le plus réaliste jamais publié jusqu'à ce jour
sur l'homosexualité. Impudique et littéraire

(Prix : 24 F)

présenté par

Les Editions du Trèfle-d'Or
133, rue de Clignancourt, PARIS-18^e
C.C.P. Paris 12979 47

qui vous adresseront, sur simple demande et gracieusement,
un CATALOGUE DE LIVRES INSOLITES

●
L'auteur dédicacera son livre « CARREFOUR D'AMOUR »
à tous les Arcadiens

YVES KERRUEL

DÈS PAVOIS ET DES FERS

« *La marine humilie un homme coupable d'aimer
en dehors des normes* »

Ed. Julliard — 250 pages — Prix : 22,50 F

UMBERTO SIMONETTA

UN GARÇON NORMAL

« *Giordano fait de l'auto-stop...
et rencontre un homosexuel...* »

Ed. N.R.F. — 25 F

— 362 —

ÉROTISME

LIVRES - REVUES

ALBUMS - PHOTOS

DIAPOS - FILMS - GADGETS

Productions étrangères et françaises

Exposition vente :

Paris-5^e : 4, rue du Petit-Pont (10 à 24 h)

Paris-9^e : 33 bis, bd de Clichy (10 à 24 h)

Paris-9^e : 31 bis, rue Victor-Massé (10 à 24 h)

Paris-15^e : 70, rue Castagnary (9 à 19 h)

et à

Annemasse - Grenoble - Lyon

Marseille - Nice - St-Etienne

Saint-Tropez - Toulouse - Bruxelles

Vente par correspondance

Important catalogue AR contre 4 timbres

Première

Chaîne

Internationale



ROGER PEYREFITTE

LA COLOQUINTE

Roman à paraître début juin

Ed. Flammarion

Commander immédiatement les Ed. de Luxe

HOLLANDE 150 F — ARCHES — 100 F

ALFA 45 F — éd. reliée 28 F

éd. brochée 19,50 F

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

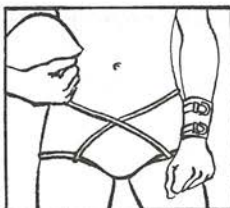
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

ANGELO RINALDI

LA MAISON DES ATLANTES

« Le secret de M. XAVIER... »

Ed. DENOEL — 312 p. — 25 F